

Note sur le roman paysan

François Ricard

Volume 23, Number 6 (138), November–December 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, F. (1981). Review of [Note sur le roman paysan]. *Liberté*, 23(6), 102–104.

Lire en traduction

FRANÇOIS RICARD

Note sur le roman paysan

Au Québec, nous avons réglé un peu vite la question paysanne. Je veux dire : nous sommes passés sans transition d'une définition de nous-mêmes entièrement axée sur les valeurs paysannes à une autre définition qui en est presque l'exacte contrepartie et qui repose à toutes fins pratiques sur la négation pure et simple, voire même agressive, de ces mêmes valeurs. De *Maria Chapdelaine* au *Couteau sur la table*, de la ferme ancestrale au bachelor tout confort, et ce, dans le temps de le dire.

Loin de moi l'idée de déplorer ou de célébrer un tel changement, ce qui de toutes manières serait peine perdue et extrêmement ennuyeux. Mais sans rien regretter, on peut au moins essayer de se rendre compte de l'ampleur du phénomène, voir à quel point un *déplacement* aussi radical de toutes les valeurs, une perturbation aussi décisive dans le *sens* même qu'une collectivité attribue au monde, à l'histoire, à son propre destin, à quel point, dis-je, ce passage équivaut à un véritable *cataclysm* cultu-

rel. Il ne s'agit pas là seulement d'une modification des structures socio-économiques et idéologiques ; il s'agit aussi, et peut-être en dernière analyse, d'un bouleversement qu'on pourrait dire *anthropologique*. Ce ne sont pas seulement les modes d'échange et de production qui se transforment, ni les seuls rapports sociaux, c'est l'homme même, c'est-à-dire la conscience qu'il a de lui-même et sa connaissance de l'univers où il vit. Le temps n'est plus le même, ni la vie, ni la mort, ni le savoir, ni rien de ce qui compose la théorie de l'existence. Les dieux mêmes ont chaviré.

Or au Québec, c'est moins en elle-même que cette transformation fait problème que par la manière dont elle s'est effectuée, c'est-à-dire *sans conscience*. Ce qui constituait, dans l'ordre de la civilisation et de la culture, une véritable révolution copernicienne, a été vécu comme un simple épisode, dans la béatitude d'une « révolution tranquille » aussitôt récupérée par les politiciens et, ce qui est encore pire, n'a été pensé que superficiellement, c'est-à-dire laissé pratiquement à la considération des seuls sociologues, alors qu'un tel bouleversement aurait dû fasciner ceux qui ont pour tâche d'éprouver et de comprendre la signification des choses et non pas seulement de les mesurer. Là encore, nous n'aurons pas vraiment assumé ce qui nous arrivait, et notre intelligence aura de nouveau été passive tandis que notre univers basculait.

Quand je dis : notre intelligence, je désigne au premier chef la littérature. Certes, l'urbanisation et la modernisation ont inspiré plus d'un roman et des quantités de poèmes. Mais ce qui frappe dans toute cette production, c'est que le thème y est constamment traité de l'extérieur, exploité plutôt qu'approfondi, abordé à partir de l'un ou l'autre de ses versants et non dans sa dramatique même, c'est-à-dire dans le vif de la contradiction qui le constitue. Le roman québécois contemporain est rempli de mélancolie (*le Survenant*), d'ironie (*Trente arpents*) ou de hargne (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*) à l'égard du monde paysan en voie de disparition, et tout cela sans doute est nécessaire. Mais quand donc y voit-on, éprouvée de l'intérieur, du sein même de cette douleur et de cette sorte d'incertitude métaphysique qu'elle répand dans la vie, l'expression, mieux : l'écriture de cette révolution, du chancellement et de la dissolution de l'ancien monde ? Dans *Bonheur d'occasion*, dans les *Histoires de déserteurs* d'André Major, peut-être, mais encore ?

Ne serions-nous pas en droit d'imaginer davantage ? Par exemple une œuvre qui se donnerait pour terrain d'élaboration (et non pour simple objet d'observation) cette chute elle-même, cette désorganisation de l'esprit et de l'existence, et qui chercherait le langage même de la perte irrémédiable qu'elle représente. Sans vain regret, sans attendrissement, en dehors de toute nostalgie, mais avec le sentiment permanent de l'inéluctable, le sentiment et cependant le refus, qui est la seule attitude possible. Bref, une œuvre comme celle de l'Italien Ferdinando Camon*.

Mais on m'accusera encore de tomber dans le panneau qui guette tous les lecteurs de littérature étrangère : les comparaisons désobligeantes. Aussi je me tais (mais n'en pense pas moins).

* Né en 1935 dans un village de la province de Padoue, Ferdinando Camon est devenu écrivain en quittant le monde paysan et en gagnant une autre culture, celle des « mots ». Or il le sait. Il sait qu'écrire, alors, c'est forcément renier son appartenance, et pourtant c'est cette appartenance qu'il écrit, mais sans dévier, c'est-à-dire sans se réfugier dans les facilités du pittoresque sociologique ou de la nostalgie idéologique. Aussi est-ce une écriture menacée, fragile, très consciente du pari qu'elle relève et des confins où elle se tient en équilibre, et donc bouleversante. À un autre point de vue, on peut dire de cette œuvre qu'elle conjugue parfaitement la modernité et l'inspiration paysanne, qu'elle est faite précisément de cette conjugaison, d'où son admirable singularité, d'où aussi l'espèce de conflagration silencieuse qu'elle provoque dans l'esprit.

De Camon, Gallimard a publié, dans la collection « Du monde entier », quatre romans, dont trois composent le cycle autobiographique dit des « derniers » : il s'agit de *Il Quinto Stato* (1970 ; en français : *Figure humaine*, 1976), *la Vita Eterna* (1972 ; en français : *la Vie éternelle*, 1977) et *Un Altare per la Madre* (1978 ; en français : *Apothéose*, 1981). Si on a moins de temps, on lira surtout *Figure humaine*, puis *Apothéose* et, en dernier lieu, *la Vie éternelle*.

Il fallait le signaler.